

► Année: 2008 ► Numéro: Janvier ► Catégorie: Articles

Se débarrasser de cette vision « multiculturaliste » du monde à la canadienne

Version
imprimable

Danic Parenteau

25-01-2008

L'auteur est professeur adjoint, École d'études politiques, Université d'Ottawa
danic@parenteau.info

La récente tentative de la nouvelle cheffe du Parti québécois, Pauline Marois, de réhabiliter le « nous », largement abandonné depuis l'anathème dont il a été frappé au lendemain du dernier rendez-vous référendaire, n'est pas sans provoquer de remous. En cause, l'idée que toute affirmation d'un « nous » implique forcément l'exclusion d'un « eux », c'est-à-dire, le dénigrement de ceux qui précisément serait tenu à l'écart de ce « nous ». On se scandalise de ce retour de la question identitaire au Québec, qui trahirait une fois de plus l'intolérance, la fermeture à l'autre, le repli sur soi dont serait atteint le peuple québécois! Ce ne serait pas la première fois que les forces fédéralistes recourent à pareille condamnation simpliste.

Or, si la présente tentative en vue de redonner la parole au « nous » risque d'échouer, cela ne tiendra probablement pas à ce procédé accusatoire usé, mais bien plutôt, et plus profondément, à la vision multiculturaliste du monde à la canadienne dans laquelle l'ensemble des mouvements nationalistes québécois s'est laissé enfermer ces dernières années. Cette vision du monde, forgée par Trudeau durant les années 1970, semble en effet être parvenue à complètement pénétrer la manière dont le nationalisme conservateur de l'Action démocratique du Québec comme celui souverainiste du Parti québécois et du Bloc Québécois, pensent désormais l'identité québécoise. En effet, la façon dont tous deux, suivant des modalités certes différentes, ont de concevoir la dialectique du « nous-eux » témoigne de l'influence de cette vision du monde dans la pensée nationaliste québécoise. Et si ce « eux » face auquel le « nous » tente aujourd'hui de reprendre la parole n'était pas celui qu'on dit qu'il est ?

« Eux », les minorités culturelles ou ethniques

D'emblée, force est de reconnaître que toute affirmation d'un « nous », comme expression de l'identité d'un peuple, n'est toujours possible qu'au moyen de l'identification d'un « eux ». Un « nous » totalement inclusif, c'est-à-dire duquel ne se démarquerait aucun « eux » est une contradiction dans les termes. L'inclusion ne pourra jamais servir de critère de base pour définir l'identité d'un peuple, et cela, même si certains « nous » savent assurément se montrer plus accueillant que d'autres. Admettre qu'en face de tout « nous » se tient un « eux » n'a rien d'une quelconque fermeture d'esprit, d'un repli du nous sur lui-même; cela n'est simplement reconnaître que l'altérité est forcément constitutive de toute identité collective.

Dans le discours identitaire actuel, tel qu'il est porté par les deux principaux mouvements nationalistes au Québec, le « eux » face auquel cherche à s'affirmer un « nous » est systématiquement identifié aux minorités culturelles. D'une part, dans le cas du nationalisme conservateur adéquiste, les minorités culturelles – principalement les nouveaux arrivants – sont essentiellement perçues comme représentant une menace pour le « nous ». Et face à ce « eux » menaçant, il importerait de plus en plus que le « nous » puisse affirmer sans pudeur qui il est, afin qu'« ils » puissent savoir à qui ils ont affaire lorsqu'ils viennent s'établir chez nous – cet appel repose par ailleurs sur une idée fallacieuse, mais combien présente dans les discours conservateurs au Québec, que nous leur « faisons une faveur » en les accueillant chez nous; comme si le « nous » n'avait dans le fond pas besoin d'« eux ». Cette logique est, entre autres, parfaitement visible dans le discours adéquiste sur la question des accommodements raisonnables.

D'autre part, les minorités culturelles occupent également une place de choix dans le discours identitaire souverainiste. En effet, celles-ci s'affichent ici, non pas comme une menace, mais plutôt comme ceux que le « nous » chercherait presque à tout prix à inclure dans son projet de libération nationale, au nom du caractère foncièrement « inclusif » de cette démarche. Toute affirmation du nous ne serait dès lors pensable autrement que sous la forme d'un discours d'accueil de l'autre, de la différence, de la diversité.

Ainsi, d'une double manière, les minorités culturelles apparaissent désormais dans les discours nationalistes comme un pôle central de l'identité québécoise; ou bien à titre d'objet repoussoir comme dans la perspective conservatrice, ou alors, comme une sorte de sujet à séduire, suivant la logique souverainiste. Cette situation témoigne d'un état d'esprit particulier, dans lequel il ne semble désormais plus possible de penser l'identité de notre nation à l'extérieur de ce cadre de référence dans lequel les « minorités culturelles » occupent une place déterminante. Mais, cette fixation sur les minorités culturelles serait-elle en train de nous faire perdre de vue la véritable identité du « eux » face auquel l'affirmation d'un « nous » québécois est toujours aussi nécessaire ?

Un « nous-eux » qui trahit une vision « multiculturaliste » du monde

Quiconque jette un regard sur la longue histoire du nationalisme québécois, depuis les Patriotes jusqu'à aujourd'hui, ne pourra manquer d'apercevoir toute la singularité du présent discours identitaire dans lequel le « eux » est tout autre. C'est que le « eux » qui a tout au long de l'histoire accompagné le nationalisme au Québec a toujours été associé à la figure de l'Anglais, ou plus récemment, celle du Canadien-anglais, voire du Canadien tout court. Alors, comment le nationalisme québécois en est-il venu à substituer cette figure traditionnelle constitutive de son identité par celle des minorités culturelles ?

Cet état de fait vient confirmer le coup de maître qu'a été l'imposition de la Loi sur le multiculturalisme canadien par Trudeau ainsi que l'influence discrète, mais non moins certaine, qu'exerce toujours cette vision du monde dans l'esprit québécois, y compris, insidieusement, au sein d'un large pan de la pensée nationaliste. L'abandon par le régime canadien du biculturalisme dans les années 1970-1980, vision du monde qui avait été celle du Canada depuis sa fondation, au profit du multiculturalisme, a eu pour effet direct de noyer la spécificité de la nation québécoise en réduisant celle-ci à une simple minorité culturelle parmi d'autres. Ainsi dépouillé de son statut historique de peuple fondateur et au mépris de son rôle dans l'évolution de la confédération canadienne, le Québec devenait dès lors un joueur mineur au sein du Canada; son statut étant comparable à celui des Finlandais de Thunder Bay, des Chinois de Vancouver, des Ukrainiens des Prairies, etc. Les Québécois, en tant qu'héritiers de l'identité canadienne-française, étaient dès lors privés de leur identité spécifique, cette dernière étant noyée dans une différence indifférenciée. Dans cette nouvelle conjoncture, toute minorité culturelle qui revendiquerait une reconnaissance spécifique se verrait dès lors contrainte à chercher à prendre ses distances par rapport aux autres minorités culturelles qui composent la mosaïque canadienne. En adoptant cette vision multiculturaliste du monde, toute revendication identitaire de la part du Québec ne devient alors possible qu'en abandonnant la figure traditionnelle du Canadien comme pôle d'altérité, au profit de celle, indistincte et floue, des minorités culturelles.

Ainsi, c'est dans une telle vision du monde que le nationalisme québécois se serait laissé enfermer ces dernières années. En effet, par la négative, en définissant les minorités culturelles comme principale menace à l'identité du « nous », le nationalisme conservateur vient donc valider cette vision multiculturaliste du monde, qui offre à voir rien que des « minorités culturelles ». À l'opposé, par la positive, en cherchant à définir d'abord l'identité de la nation québécoise dans tout ce qu'elle est d'inclusif vis-à-vis des minorités culturelles, le nationalisme souverainiste contribue également, à sa façon, à renforcer ce modèle multiculturaliste à la canadienne.

Les minorités culturelles et le nationalisme québécois

S'il existe toujours en 2007 de bonnes raisons pour la nation québécoise d'affirmer haut et fort qui elle est, cela ne peut être que l'expression du désir historique de survie de cette nation, qui l'anime depuis la Conquête de 1759. Penser l'identité québécoise à l'aune de notre rapport aux minorités culturelles, c'est complètement faire fausse route.

D'une part, il est totalement erroné de croire, comme le soutient le nationalisme conservateur, que les Nguyen, les El-Korchi ou les Traoré représentent une véritable menace pour la préservation de notre identité nationale. Malgré les récents scandales associés aux accommodements raisonnables – scandales derrière lesquels on ne trouve généralement qu'une très petite minorité parmi les minorités culturelles, généralement des extrémistes – la vaste majorité de ceux qui ont choisi de faire du Québec leur maison sait très bien l'habiter. La présence de ces minorités, dont le poids démographique demeure somme toute relativement faible dans l'ensemble québécois, non seulement ne porte pas atteinte à notre identité nationale, mais contribue à son enrichissement.

D'autre part, c'est également se méprendre que de s'imaginer, comme le pense le nationalisme souverainiste, que le salut de la nation québécoise doit passer par l'inclusion des minorités culturelles dans l'affirmation nationale du peuple québécois. Certes, compte tenu de la voie démocratique par laquelle les Québécois ont choisi de mener leur pays à l'indépendance, travailler à ce que ces minorités puissent se sentir partie prenante de ce projet est sans conteste une tâche indispensable. Mais elles s'y sentiront d'autant plus interpellées qu'elles comprendront mieux la manière dont le « nous » québécois a de se définir. Pareillement, nous ne pouvons également nier que les questions touchant la gestion des différences culturelles dans le contexte de la société d'accueil que nous sommes constituent des enjeux de taille. Mais, aussi importantes soient cette entreprise de persuasion et ces questions de gestion de la diversité, celles-ci sont largement indépendantes de la question identitaire québécoise. L'identité du « nous » n'est en rien directement redevable des enjeux qui sont liés à cette entreprise et à ces questions qui, répétons-le, aussi importantes soient-elles, n'ont absolument rien à voir avec la question identitaire. Aussi, est-ce ailleurs qu'il faut se tourner pour saisir l'identité de la véritable menace qui pèse sur notre identité nationale.

« Nous » sommes 7 millions, « eux », plus de 325 millions!

La véritable menace qui pèse sur l'identité québécoise, et qui justifie toujours l'affirmation d'un « nous », est celle qui résulte de la position géopolitique de notre nation vis-à-vis de la culture anglo-saxonne qui domine le continent nord-américain et, au premier plan, du sous-ensemble canadien, auquel nous sommes plus directement soumis. « Nous » sommes 7 millions, « eux », plus de 325 millions! Voilà la véritable identité du « eux », face auquel il importe que le « nous » québécois se fasse entendre.

C'est vis-à-vis de ce « eux » que l'identité québécoise s'est forgée et face auquel le « nous » doit encore aujourd'hui affirmer sa spécificité, contre tous ceux qui s'obstinent à la nier. Si certes, le rapport qu'entretiennent aujourd'hui les Québécois à l'égard de ce « eux » a grandement évolué – celui-ci, par exemple, n'est assurément plus affecté du même ressentiment dont était empreint le nationalisme québécois avant la Révolution tranquille – l'identité de ce dernier demeure la même.

Ainsi, redonner la parole au « nous » doit d'abord signifier refuser l'identité factice, et la vision du monde qui l'accompagne, dans lesquelles le Canada veut enfermer la nation québécoise. Il ne s'agit pas ici de vœux aux géométries ce modèle d'intégration. En toute franchise, il y a pire modèle sur terre que celui-là. Malgré ses quelques ratés – notamment le phénomène de ghettoïsation des minorités culturelles qu'il encourage – ce modèle fonctionne relativement bien. Mais essentiellement, il n'est pas le nôtre. Il est celui qu'a choisi la nation canadienne, fidèle à la manière dont la majorité des membres de cette nation ont de se représenter le monde et de concevoir la manière de l'habiter. Il est « la voie canadienne ». Or, ce modèle qui consacre l'individu comme centre du monde et qui prive du coup la société de toute dimension identitaire se heurte ici au Québec à une autre culture, une autre tradition, et par-dessus tout, à une autre vision du monde, laquelle est de tendance plus républicaine. Au lieu d'un modèle de société qui favorise un « vivre-dans-la-différence », la nation québécoise préfère plutôt un modèle qui travaille à fortifier un « vivre-ensemble ».

Vouloir réhabiliter le « nous » exige donc d'abord que le nationalisme québécois se défasse enfin de cette vision multiculturaliste du monde, c'est-à-dire qu'il parvienne à se sortir de cette logique qui veut que toute définition du « nous » passe par un positionnement identitaire à l'égard des minorités culturelles. « Nous » ne sommes pas Canadiens, mais Québécois, tel devrait être le véritable sens de cette réhabilitation du « nous ».